PETER HELLER



# La Pommeraie

roman traduit de l'anglais (États-Unis) par Céline Leroy

ACTES SUD

“Lettres anglo-américaines”

DU MÊME AUTEUR

*LA CONSTELLATION DU CHIEN*, Actes Sud, 2013 ; Babel n° 1326.
*PEINDRE, PÊCHER ET LAISSER MOURIR*, Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1455.
*CÉLINE*, Actes Sud, 2019 ; Babel n° 1753.
*LA RIVIÈRE*, Actes Sud, 2021 ; Babel n° 1871.
*LE GUIDE*, Actes Sud, 2023 ; Babel n° 1990.

Titre original :
*The Orchard*
Éditeur original :
Scribd, Inc., San Francisco
© Peter Heller, 2019
Publié en accord avec The Robbins Office, Inc.
et Greene & Heaton, Ltd.

Photographie de couverture : © Julie Blackmon

© ACTES SUD, 2025
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-20385-6

PETER HELLER

# La Pommeraie

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Céline Leroy

*ACTES SUD*

*À Becky Arnold.*
*Ainsi qu'à George et Laura Heller de Putney, Vermont.*
*Dont la véranda était une ouverture sur le monde.*

# PROLOGUE

Le dossier se trouve dans un petit coffre en bois d'érable qui, pendant des années, a servi de socle à une lampe dans l'angle de ma bibliothèque. Le coffre appartenait à ma mère. Hayley. Je me souviens que la boîte avec son assemblage à queue d'aronde contient d'autres souvenirs : le titre de propriété de notre cabane dans le Vermont ; un ruban pour attacher les cheveux ainsi qu'un petit bouquet de fleurs de mariage en soie qui n'est pas celui de son mariage ; de la cire pour planche de surf ; un stylo-plume ; un bracelet tout simple en jade. Un petit rouleau de papier avec la silhouette d'un héron au milieu de bambous et quelques mots en chinois tracés à l'encre dans un coin.

Que j'aie pu oublier le dossier, aie pu l'ignorer, ou en retarder la lecture pendant deux décennies. Que je n'aie pas ouvert le coffre pendant tout ce temps, que je n'en aie pas eu envie.

D'ouvrir le coffre.

Je retire la lampe et dépose la boîte sur mon bureau, détache la clé scotchée en dessous avant de la glisser dans la serrure en fer forgé. Pourquoi maintenant ?

Parce qu'il y a quatre jours, j'ai appris que j'étais enceinte de dix semaines – père connu mais pour l'instant immatériel.

Une fille, j'en suis certaine.

J'ai l'impression qu'elle voudrait savoir qui était sa grand-mère. J'ai aussi l'impression qu'en voyant ce qu'il y a à voir je pourrais trouver une place qui m'enracinerait dans une lignée qui dirait tout bas : "Ce sont eux, ta famille. Des gens solides et justes, si ce n'est envers eux-mêmes. Incapables d'accepter le prodige de leur propre magie."

Mais je sais aussi que je pourrais m'y brûler irrémédiablement les ailes.

*

Le blizzard de janvier qui fait vibrer les vitres des portes-fenêtres amoncelle la neige sur la terrasse et contre le parapet en pierre. Nous ne sommes qu'au milieu de l'après-midi mais il tourne déjà au crépuscule orageux. J'inspire, tourne la clé et soulève le couvercle.

S'il n'a pas grand-chose à voir avec la boîte de Pandore, ce coffre s'ouvre sur un monde que j'ai préféré garder scellé jusqu'à présent. Dans une espèce de double fond, sous les souvenirs accumulés, l'enveloppe en papier kraft. Je la prends par un côté et laisse retomber les objets qui la couvraient. Je la pose sur le buvard vert.

Il n'y a pas de titre, rien n'est griffonné dans l'écriture irrégulière d'Hayley, ses cursives si inattentives et

hachées qu'on peine à croire qu'elle arrivait à se relire. Pas un mot, donc, uniquement le beige du dossier dans lequel je vois les étendues plates d'un désert de sable.

Est-ce cela que je désire ? Que le dossier ne contienne que les grains d'un temps disparu ? Peut-être. Ça, je pourrais faire avec. Mais la beauté transmuée par le cœur de ma mère sera peut-être trop dure à supporter. Or je sais que tout ce dossier, de la première à la dernière page, en contient une dose dévastatrice, je le *sais*. Parce qu'Hayley était l'une des grandes traductrices de la dynastie Tang, de ces poètes des montagnes et particulièrement de la princesse Li Xue qui vivait dans l'Ouest du Sichuan au début du VIII^e^ siècle, une contemporaine de Li Po. Je l'ai découvert des années après alors que je ne pouvais plus en discuter avec ma mère.

Comment le papier peut-il vieillir de la sorte, à l'intérieur d'un coffre en bois ? L'enveloppe me paraît fragile sous mes doigts alors que je soulève le bord et vois le tout premier poème sur le haut d'une page de carnet aux lignes décolorées.

*La Pommeraie*

*Ce soir le parfum des fleurs de pommier*
*et le murmure du ruisseau*
*se faufilent par la fenêtre ouverte*
*comme autrefois nous parvenait le son de dix cordes.*
*Notre fille dort malgré le vacarme au fond de mon cœur.*

*Quand tu es parti sur ton cheval, l'enfance ne nous avait pas encore vraiment quittés.*

*J'ai compté les mois à l'aide de la lune,*
*m'arrondissant comme elle, prenant la courbure d'un éventail.*
*Tous les soirs je me tenais au portail.*
*Le vent venait de l'ouest, mais ne portait jamais de tes nouvelles.*

*Notre fille a désormais cinq ans et nous sommes loin de la capitale.*
*Je prie pour que la guerre t'ait épargné,*
*que tu aies simplement décidé que tu ne m'aimais plus.*
*La mort est définitive.*
*En vie, tu pourrais un jour changer d'avis,*
*et quelqu'un pourrait te dire où nous trouver*
*à Xinxiang dans le bleu des collines au-dessus de la rivière.*

Mon Dieu. Et ça n'est que le premier. Je repousse les papiers et respire. Je le vois, la façon dont elle a pu ordonner les poèmes : Li Xue en a laissé plus de cinq cents et Hayley en avait sélectionné trente. Ses traductions auront-elles été choisies en fonction de certains moments, afin qu'ils reflètent d'une manière ou d'une autre notre vie ?

# UN

Ma mère faisait partie du mouvement des néoruraux. Elle avait eu cette idée : s'installer avec moi, sa fille de six ans, dans une cabane au milieu d'une pommeraie en déshérence à quelques kilomètres d'une large rivière du Vermont. Par "déshérence" j'entends que les arbres n'avaient pas été entretenus depuis des années, étaient chétifs et tordus, avaient cédé du terrain aux hautes herbes qui nous arrivaient à la taille, à de jeunes pousses d'épicéas, de peupliers, de bouleaux et d'érables. Un certain nombre d'entre eux étaient morts et avaient fini par tomber, frappés par la foudre et brisés par les tornades errantes qui, bizarrement, touchaient ces collines toutes les quelques années.

Alimenté par un ruisseau, l'étang au fond de la pommeraie s'était à moitié envasé, mais avait encore assez d'eau pour recevoir les visites de castors géants qui me semblaient aussi gros que des ours et beaucoup plus méchants. Dans la pile de livres pour enfants qu'Hayley avait emportée, il y avait *Winnie* et *Corduroy*, deux oursons qui étaient toujours gentils.

La cabane faisait neuf mètres soixante de long sur un peu plus de sept de large. Je le sais parce que j'y passe

maintenant la moitié de mon temps et que je viens de prendre les dimensions des murs extérieurs. Cela me paraît excentrique, mais j'imagine que la taille des rondins a dicté la longueur des murs. Tout ça pour dire : c'était petit, même pour nous deux et pour Ours, notre corniaud pseudo-bouvier bernois. C'était le pedigree qu'Hayley fantasmait pour lui. À mes yeux, il ressemblait plus au croisement d'un beagle et d'un danois pas si grand avec une grosse fourrure répartie de manière anarchique pour faire bonne mesure. Côté apparence, c'était un joyeux bordel.

Nommée professeure associée à un très jeune âge, Hayley était aussi une immense traductrice. Pourquoi avait-elle tout abandonné pour venir ici ? À vrai dire, elle n'avait pas tout abandonné : elle n'a jamais cessé de traduire. Je crois que, par certains côtés, elle a imité la vie de ceux qui étaient au cœur de son travail – l'exil dans les montagnes, parfois par choix, des poètes de la dynastie Tang. Ils étaient tous en quête de quelque chose et je crois qu'elle aussi.

Les souvenirs d'enfance étant sujets à révision permanente, il me reste donc surtout des souvenirs vagues et vaporeux de notre déménagement, ponctués d'images et d'événements bien plus frais, voire cinématographiques. Je me souviens par exemple de la nuit où la cuisinière à bois a mis le feu au toit, et l'âcreté produite par les planches riches en résine et la tôle carbonisée est encore plus ou moins incrustée au fond de mes sinus. Lors des feux de joie, quand on fait brûler du bois de construction, je me mets à hyperventiler. Pour la madeleine de Proust, on repassera. Un autre souvenir très net est la première fois où j'ai attrapé un

poisson dans l'étang. Ce poisson, certainement un saumon de fontaine qui ne devait pas faire plus de seize ou dix-sept centimètres, flotte dans mon esprit comme si c'était un plésiosaure. Le combat pour le ramener vers moi, que j'ai mené de main de maître en suivant les conseils hurlés par ma mère surexcitée, vit dans ma mémoire avec la même grandeur que celui décrit dans *Le Vieil Homme et la mer*. C'est ce qui fait la beauté de la jeunesse, ce temps où le monde est essentiellement malléable, où les petits événements peuvent devenir grands et les grands disparaître.

Hayley – maman – était une femme de lettres, cultivatrice bio, artiste, consommatrice éclairée, et donc encline à des accès, des phases voire à de longues périodes de rêves utopiques. Ce jugement paraît dur, beaucoup plus dur que nécessaire, et sans doute faux. Ce que je veux dire, c'est qu'elle nous a installés, Ours et moi, dans ce paysage bucolique, délabré et déglingué pour s'inventer une nouvelle vie au plus près de la nature ; cette nature était un des pieds du tabouret, l'autosuffisance et la beauté constituant les deux autres. Un lieu où sa petite fille et son chien grandiraient sous le patronage des constellations, des vents frais des nouvelles saisons, des pommes qui mûrissaient et des feuilles qui tombaient, des ruisseaux qui gonflaient et de la glace qui fondait, des phalanges d'oies en migration qui cacardaient dans la nuit la plus noire et et et…

C'est vrai, c'était magnifique. Ça l'est toujours. Je me tiens sur la véranda et j'acquiesce, la remercie.

*

Elle s'imaginait relancer la pommeraie. Les fruits ne manquaient pas. Ils mûrissaient et tombaient de leur propre accord depuis des décennies. Cette vie sauvage avait d'une certaine manière réussi à concentrer leur dose de sucre. Je suppose que comme beaucoup de branches étaient mortes – en proie aux insectes et aux maladies –, celles qui restaient donnaient des fruits en quelque sorte distillés. Chaque pomme issue de ces vieux noueux était un cadeau tant elle était délicieuse. Je m'en souviens bien. Je sais encore repérer un de ces survivants à demi sauvage, un hybride incroyablement tordu en lisière de ce qui reste des champs, et mordre dans la peau rouge avec la même surprise et le même plaisir que quand j'avais sept ans.

Le souci, c'est que pour qu'une pommeraie soit économiquement viable, il faut produire un certain nombre de pommes par arbre, et afin que le ramassage soit efficace, il faut des cueilleurs et des élagueurs. Mais les cueilleurs vous tourneront le dos après un seul coup d'œil à vos reliques maigrichonnes, d'autant plus si le verger au bout de la route promet une récolte exceptionnelle.

Donc si vous êtes une jeune femme impatiente en mode "retour à la terre" accompagnée d'une petiote qui ne vous juge pas encore trop sévèrement et d'un chien, vous êtes renvoyée à votre impulsivité et devez effectuer la récolte vous-même. Les boisseaux de fruits tavelés qui vous coûtent tant d'égratignures, de lumbagos et de coups de soleil, qui vous défoncent de fatigue, vous tirent presque – et parfois vraiment – les larmes

quand vous les chargez sur la mule récalcitrante qui vous sert de pick-up – eh bien pour ces paniers, l'acheteur de la coopérative, indulgent malgré ses lèvres pincées serrées, vous donne juste assez pour payer votre essence et de nouvelles baskets à votre fille en pleine croissance. Puisqu'on en parle, l'acheteur en question s'appelait Bill – qu'on surnommait Bill l'Acheteur –, un naufragé au cœur d'or dont la famille avait été tuée en Croatie et qui nous a informées que nos pommes décolorées et pour certaines abîmées étaient "non conformes" mais "heureusement sucrées".

Après ce premier automne, Hayley a dû revoir sa copie. Elle maniait la tronçonneuse avec talent et avait coupé assez de pommiers morts pour nous offrir deux hivers de feux de cheminée parfumés. Et pendant que les tempêtes de neige se déchaînaient, que les stalactites étendaient leurs doigts de verre sur nos gouttières et que la forêt derrière la cabane craquait, Hayley, Ours et moi nous sommes réunis autour de la table en planches au milieu de notre unique pièce surchauffée et avons tenté d'imaginer comment gagner notre vie.

Mon anniversaire étant en janvier, je devais avoir sept ans. Je me souviens surtout d'avoir joué les adultes en mettant mon poing sous mon menton ou contre mon front tandis qu'on réfléchissait à notre avenir, qu'on se remuait les méninges et établissait des stratégies. Je me souviens aussi du matin où Hayley m'a fait enfiler mes beaux habits du lundi, comme elle les appelait, et m'a emmenée dans un grand bâtiment en brique à Brattleboro où un monsieur avec un œil qui regardait le plafond m'a posé une série de questions avant de remettre un tas de cahiers à Hayley, ainsi que de lourds manuels

et un calendrier. Cet homme qui supervisait l'école à domicile n'arrêtait pas de se tamponner le coin de la bouche ainsi qu'une narine avec un mouchoir et, plus tard, j'ai écrit une nouvelle intitulée, *L'Homme qui fuit*, dont il est le protagoniste. Il a serré la main d'Hayley, m'a donné une petite tape sur la tête, offert une sucette au raisin et nous a reconduites à la porte de son bureau, apparemment très content de se débarrasser de nous. C'est drôle, les choses qu'on se rappelle.

# DEUX

Cette histoire commence pour de bon le matin où Rose Lattimore a remonté à pied le chemin de la pommeraie. C'était la saison boueuse, mi-mars, qui est aussi la saison des sucres, quand les nuits sont glaciales et que les arbres font des bruits grinçants de vieux gonds, avant le dégel, avant que les ruisseaux ne grossissent, que la neige ne fonde et que la sève n'irrigue les érables. Comme nos voisins, nous avons procédé à l'entaillage. Nous avons entrepris de récolter l'eau légèrement sucrée en accrochant des seaux aux troncs, à l'ancienne. Nos voisins, eux, utilisaient des tubulures en plastique courant d'un arbre à l'autre et formant une horrible toile.

Hayley a gardé la porte et toutes les fenêtres ouvertes, la cuisinière rugissant pendant que l'eau bouillait dans une cocotte géante. Pas exactement la méthode de nos voisins non plus avec leurs cabanes à sucre dédiées et leurs énormes marmites, mais ça avait l'air de marcher. Après une récolte éreintante qui m'a paru durer des années, nous avons tiré des érables entourant la pommeraie dix-huit gallons, soit soixante-quinze litres d'un sirop pareil à de l'ambroisie. Je me demande aujourd'hui si la récompense n'était pas censée être le travail lui-même, mais je suis aussi consciente que je n'avais

qu'une salopette et deux paires de chaussures : des bottes de pompier noir et jaune avec de grosses languettes pour aider à les enfiler et des restes de colle qui faisaient penser à des blancs d'œufs renversés, ainsi qu'une paire de tennis Keds que je méprisais parce qu'elles étaient roses. Un après-midi qu'Hayley assemblait un poulailler grossier à coups de marteau, j'ai pris un feutre noir pour transformer mes tennis en ce que j'imaginais être des pattes de tigre. Je pensais qu'on pouvait faire tout ce qu'on voulait quand on avait des pieds rayés.

En cette matinée de fin mars, la cuisinière crépitait, la porte était ouverte et les sittelles filaient de-ci de-là. J'étais assise sur Ours en bas des marches de la véranda, Ours consentant souvent à servir de chaise, dossier, oreiller, repose-pied et, ce jour-là, de trône. J'étais Aude, reine des Vikings. Mes terres ancestrales s'étendaient devant moi et je tirais sur l'oreille d'Ours pour lui demander à lui, Ragnar, chef des armées, quelle serait notre prochaine conquête, quand j'ai aperçu une lueur rouge vers l'étang, au bout de la piste tout juste carrossable qui constituait notre grande allée.

À sept ans, j'avais le génie de la lecture et Hayley et moi avions dévoré *La Malédiction de l'anneau d'Andvari*. J'avais encore besoin d'aide pour comprendre certains mots tels qu'*éviscérer*, mais après ces hésitations, j'appréciais le bruit d'intestins dégoulinants qu'il produisait. Dans l'ensemble je n'aimais pas trop être une fille – parce que, contrairement à Hayley et moi, elles semblaient passer un temps fou dans des châteaux à se brosser les cheveux, du moins dans les contes de fées – mais en découvrant Gunnhild et Aude, j'ai vu qu'il

était aussi possible de devenir une reine cruelle et sûre d'elle.

Entre les arbres dénudés, ce premier éclat de rouge. Un fragment de couleur éphémère aussitôt englouti par les branches, pareil au vol d'un cardinal. Puis il a reparu sous la forme d'une écharpe – rose et non rouge – associée à un gilet long dans des tons violets au-dessus duquel oscillait une tête dont les boucles blondes et folles se déversaient sur de larges épaules et encadraient, je l'ai vu car elle approchait, un visage aux joues rouges affublé de lunettes hexagonales sans monture.

Ours et moi n'avons plus émis un bruit. En nous apercevant, elle nous a fait signe et j'ai fait de même, effectuant une torsion de la main à la manière d'une reine. Nous n'avions pas la télévision, mais je fréquentais l'école élémentaire du village un jour par semaine afin d'éviter – ainsi que l'avait dit Hayley en nouant le ruban-ceinture de mon unique robe et avant de lisser la jupe – que je finisse comme Tarzan. Cette feinte rhétorique ne marchait pas sur moi qui n'imaginais rien de mieux que de finir comme Tarzan. Mais bref, j'avais vu des images du mariage de la princesse Diana et du prince Charles sur la télé de la classe et savais comment les reines saluaient.

La dame a répondu par plus d'enthousiasme encore. Elle s'est même arrêtée pour agiter les bras, pareille à une naufragée voyant passer un navire au large. Ours et moi avons échangé un regard. Je le sentais qui remuait, entendais sa queue fouetter l'herbe alors j'ai assené un coup à sa grosse tête en ordonnant : "Pas bouger !"

Elle s'est avancée. Arrivée au niveau de notre vieux pick-up, elle s'est à nouveau arrêtée et a dit : "Est-ce qu'il mord ?
— Absolument.
— Il n'a pas l'air méchant pourtant.
— Il est pas méchant. Mais il mord.
— Je vois."

La dame était d'un âge indéterminé. Elle semblait à la fois beaucoup plus vieille et beaucoup plus jeune qu'Hayley. Ses yeux étaient d'un bleu malicieux.

"Je demande la permission de parler à la reine."

J'ai porté la main à la couronne en carton doré que nous avions fabriquée la veille dans ma classe de CP. C'était une couronne ridicule, rien à voir avec celle d'une reine viking, mais quand même. Ours n'a pas pu se retenir plus longtemps et s'est levé, me renversant par la même occasion. Je me suis redressée rapidement.

"Vous êtes de Brattleboro ?" ai-je demandé. Brattleboro était le siège de tout ce qui était officiel.
"Westminster West.
— Ah."

Ours faisait des cabrioles, geignait d'excitation et essayait de ne pas bondir sur la dame. Je lui ai donné un autre coup sur le crâne en lançant : "Ours, assis !" Ce qu'il a fait. La dame a tendu la main et ça a été trop pour lui. Il a gigoté et lui a couvert les doigts de bave.

"Rosie.
— Ours, ça suffit !

— Comment t'appelles-tu ?
— Frith.
— Frith !"

Sa voix rappelait la cloche en laiton suspendue à la véranda et qui retentissait quand Hayley m'appelait pour dîner. Rosie avait des dents régulières très blanches. Je me suis demandé si elle avait tourné dans des films. Personne n'avait encore prononcé mon nom avec autant de plaisir. Il a flotté entre nous avant de s'envoler dans les arbres.

"Comme dans *L'Oie des neiges*, a-t-elle ajouté.
— Oui."
J'étais ravie, je dois bien l'admettre. "Vous voulez parler à Hayley ?
— D'accord.
— *Mamaaaaaaaaan !*" ai-je hurlé.

*

Rosie était tisserande et gagnait relativement bien sa vie grâce à son artisanat. Ou son art. Un jour où nous pêchions avec des gésiers de poulet et des bouchons (pas top), elle m'a dit que la seule différence entre l'art et l'artisanat, ou l'art et la conversation, l'art et le chant – voire la pêche – est le lien que le créateur ou la créatrice entretient avec Dieu. Je n'ai rien compris à ce qu'elle racontait, mais cette phrase m'est restée en mémoire. J'ai beau ne pas être croyante, il me semble qu'elle tenait quelque chose. Rosie avait souvent des sorties étranges à des moments étranges qui, aujourd'hui, paraissent chargées d'un certain génie, ou de clairvoyance.

La matinée était belle, de la vapeur s'échappait visiblement des fenêtres, et Rosie a posé une main fine sur l'encadrement de la porte avant de lancer : "Toc, toc !" C'est donc ainsi qu'a débuté ce que je considère comme le troisième chapitre de notre vie, les deux premiers étant mon arrivée sur terre et notre installation dans la pommeraie.

*

Rosie avait entendu parler de nous par son amie Ivy Darrow qui possédait l'autre verger en bas de la colline, près de la rivière. Un vrai verger avec des engins de ferme sur lesquels étaient peintes des jeunes filles aux joues rebondies comme des pommes et qui vidaient justement des paniers de pommes rouges et vertes, les collines du Vermont virant au violet derrière elles. Remplir ces paniers était ce qui causait le plus de peine à Hayley. En voyant passer ces engins bruyants, je me disais que ma mère ne ressemblait absolument pas à ces jeunes filles et je me demandais si c'était un défaut. Les collines ressemblaient à celles de chez nous, au loin, qui devenaient bleues le soir et j'aimais que certaines des pommes de l'image soient vertes, comme les nôtres, cette similitude renforçant ma conviction que quelque chose allait de travers sur notre exploitation.

Rosie et Ivy avaient été camarades de classe quand elles avaient sept ans, mon âge. Un soir, alors qu'elles buvaient des gin tonics sur la véranda d'Ivy, cette dernière avait dit :

"La vieille cabane de Gray à côté de chez moi est à nouveau habitée.

— Des hippies, je parie, avait dit Rosie ce qui était assez injuste, un peu comme la poêle qui se moque du chaudron.
— Plus ou moins. Elle était professeure, apparemment. Quelque chose en lien avec la traduction, je crois. Elle a sorti un livre, un genre de classique.
— Elle ?
— Il n'y a qu'une femme, Hayley, et sa fille. Encore petite. Mignonne comme tout. Elles n'ont pas le téléphone, bien sûr, alors je leur ai dit qu'elles pouvaient transmettre mon numéro à leur famille et utiliser le mien en cas d'urgence."

Plus tard, Rosie a dit que l'idée d'avoir une autrice, quel que soit le genre, vivant à côté était juste trop tentante. À l'époque, elle se posait beaucoup de questions sur sa propre identité en tant qu'artiste, alors une traductrice de poésie chinoise, qui était donc une espèce de poétesse aussi, exerçait sans doute une attraction irrésistible.

Ce qu'elle a vu en mettant le pied dans la cabane n'a pas dû être très inspirant. Hayley avait la tête plongée dans la vapeur brûlante qui montait de la cocotte de vingt litres pour tenter de repêcher l'hydromètre dans ce qu'elle espérait être un sirop véritable. Un hydromètre mesure la densité et ressemble à un petit thermomètre qu'on fait flotter dans l'eau d'érable. Quand la ligne rouge sur le tube se retrouve au même niveau que la surface du liquide, on a du sirop. En général, c'était le moment où elle criait : "Banco !" Hayley s'était enroulé un torchon autour de la tête pour éviter que ses cheveux ne tombent dans la marmite, et elle était torse nu – pourquoi tremper un tee-shirt avec de

la vapeur ? Sa politique en matière de soutien-gorge était incohérente et elle ne se serait jamais abaissée à posséder un bikini alors que notre corps est clairement fait pour nager en tenue d'Adam et Ève – bref, elle avait les seins à l'air. Elle portait une longue jupe rapiécée avec ce qui rappelait les pages déchirées d'une bande dessinée Marvel mais qui étaient des bouts d'une jupe de lit Superwoman pour enfant que Tina lui avait donnée la dernière fois qu'elle était passée au dépôt-vente. Hayley n'avait rien d'une professeure d'université. Mais tout de la sorcière penchée sur son chaudron.

Comment elle parvenait à ne pas se brûler le visage dans la vapeur, je l'ignore. *"Et merde !"* s'est-elle exclamée en faisant retomber l'hydromètre dans la cocotte qu'elle a ensuite soulevée à l'aide d'un torchon pour la poser sur le sol.

C'était à peu près comme ça que se passaient toutes nos aventures pour vivre des bienfaits de la terre.

Maman a soufflé sur une mèche qu'elle avait dans les yeux et a éternué – non sans s'être détournée du précieux nectar à ses pieds – et quand elle a éternué, j'ai eu super honte de voir ses seins tressauter. Dans les moments de vulnérabilité, je l'appelais maman dans ma tête. Mais ces moments me faisaient toujours peur, donc je préférais largement l'appeler Hayley. Quand elle s'est retournée, elle a constaté qu'elle avait de la visite. Elle a attrapé une serviette déchirée sur le dos d'une chaise en bois, s'est couverte et a dit :

"Oh purée. Je suis désolée.
— *Gesundheit*, a dit Rosie.